

Poèmes français traduits du chinois

Robert Mélançon

Volume 26, numéro 1 (151), février 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30718ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mélançon, R. (1984). Compte rendu de [Poèmes français traduits du chinois]. *Liberté*, 26(1), 52–54.

ROBERT MÉLANÇON

POÈMES FRANÇAIS TRADUITS DU CHINOIS

Vacances du pouvoir — Poèmes des Tang, traduit du chinois, présenté et annoté par Paul Jacob. Paris, Gallimard, «Connaissance de l'Orient», 1983.

Quel titre magnifique! Et les cent cinquante poèmes rassemblés ici tiennent ses promesses: c'est éblouissant! Paul Jacob a pris le parti de traduire des poèmes par des poèmes, de rendre des vers par des vers et — j'y reviendrai — des rimes par des rimes. A l'écrire de cette façon, on dirait que cela va de soi; mais c'est un parti que l'on juge le plus souvent impossible, et les horreurs qui s'en réclament (par exemple les vers de mirliton par lesquels Nestor Ibarra a prétendu rendre les poésies de Borges) n'offrent généralement aucune raison de penser le contraire. Je crois pourtant que Paul Jacob réussit, par endroits, cela même qu'on croyait impossible. Je n'avance évidemment là qu'une opinion: je ne sais pas un caractère de chinois. Mais je peux reconnaître un poème français, et je peux comme tout le monde comparer diverses traductions et donner mon avis sans poser à l'expert, en amateur.

A titre d'exemple, voici donc deux versions d'un poème de Li Po, ou Li Baï comme le veulent les nouvelles règles de transcription des noms chinois:

AU PAVILLON DE LA GRUE JAUNE:
ADIEU A MONG HAO-JAN PARTANT POUR
KOUANG-LING

Vieil ami, me laissant à l'Ouest, au Pavillon de
/ la Grue Jaune,

Dans les fleurs vaporeuses d'avril, vous
/ descendez à Yang-tcheou.

La voile solitaire, lointaine silhouette, se perd
/ dans l'espace azuré;

Je ne vois plus que le grand fleuve qui coule à
/ la rencontre du ciel.¹

RECONDUISANT MENG HAO-RAN
QUI PART POUR GUANG-LING

A l'ouest du pavillon, mon ami m'a quitté;
Dans un brouillard de fleurs il descend à la ville.
Le dessin de la voile à l'azur s'est mêlé;
Seul se voit le Long Fleuve au bout du ciel qui file.

Entre les deux, à mon goût, il n'y a pas à balancer: même si la première n'est pas sans valeur, seule la seconde est un poème en français, et, pour cela même, seule elle a quelque chance d'être fidèle (aux sinologues de trancher quant au fond) au texte de Li Po ou Li Baï, qui est, en chinois, un poème.

Je pourrais citer dix ou vingt merveilles comme celle-là dans *Vacances du pouvoir*, qui justifieraient, s'il en était besoin, cette entreprise un peu folle de traduire de la poésie. Et quand il n'atteint pas à cette perfection miraculeuse, presque toujours Paul Jacob surpasse les autres traducteurs auxquels je l'ai comparé, en français comme en anglais, pour l'énergie,

1. Traduction de Tchang Fou-jouei, dans Paul Demiéville, *Anthologie de la poésie chinoise classique*, Gallimard, *Connaissance de l'Orient*, 1962, p. 237. On peut aussi lire dans cet ouvrage (p. 13) un mot à mot de ce poème et une adaptation libre de Paul Claudel.

pour la concision, pour ce pouvoir sur l'esprit qui est, finalement, la raison de la poésie. La réussite est telle qu'on songe aux *Rubaiyat of Omar Khayyam* qui ont fait d'Edward Fitzgerald un des grands poètes anglais du XIX^e siècle. Il se pourrait que Paul Jacob, qui prépare une traduction de Li Po, soit un des poètes français d'aujourd'hui qui comptent.

Cela dit, je ne peux m'empêcher de penser que le parti pris de rimer affaiblit plusieurs traductions. S'ajoutant à l'obligation de traduire fidèlement des poèmes d'une langue et d'une culture aussi éloignées, il force parfois à d'artificieuses contorsions syntaxiques, sémantiques et prosodiques qui sentent vraiment trop, si on me passe l'expression, le «traduit-du». Il fallait impérieusement traduire en vers réguliers, c'est entendu. Mais fallait-il aussi s'imposer l'obligation de la rime? Valéry lui-même s'en est dispensé dans sa splendide version des *Bucoliques*: «j'ai pris le parti de faire vers pour vers, et d'écrire un alexandrin en face de chaque hexamètre. Toutefois, je n'ai même pas songé à faire rimer ces alexandrins, ce qui m'eût assurément contraint à en prendre trop à mon aise avec le texte»². C'est, je crois, un argument définitif.

2. *Oeuvres*, La Pléiade, tome I, p. 210.